

Nicolas Barthe : Un enfant de Nice dans l'enfer afghan



Il n'est pas un illuminé, un fou de guerre qui aurait choisi l'armée comme exutoire. Non, Nicolas Barthe est juste un enfant de Nice, nourri de responsabilité dans les clubs de supporters de l'OGC Nice, des clubs de football de son enfance, des associations étudiantes de la faculté de droit, et au final, de l'armée de terre.

Ce sens du devoir, il le doit à ses parents, André, qui pendant plusieurs décennies a rythmé avec brio, la vie culturelle niçoise en servant plusieurs maires, en étant aussi conseiller régional et sénateur-suppléant de Charles Ginésy, le maire de son village d'origine, Valberg. Le sens des racines, de la fidélité, toujours... Mais aussi à sa mère qui a franchi toutes les étapes et les obstacles pour devenir professeur d'université. Le sens de l'abnégation, du dépassement de soi, toujours...

Après un brillant parcours universitaire en sciences économiques, il aurait pu devenir trader, la finance l'a un temps tenté, ou chef de projet dans une association humanitaire, il s'est renseigné... Il a fini par choisir l'armée de terre et pas n'importe quelle affectation : les troupes de marine, soit l'élite en matière de corps d'intervention, et enfin, pas n'importe quel régiment, le 21e RIMA, soit l'aristocratie des forces françaises d'intervention. S'il y a trouvé une autre famille, la sienne, restée à Nice, n'a plus que vécu dans le doute et l'angoisse notamment après qu'ils aient appris que son prochain théâtre d'intervention pour les 6 mois à venir allait être la Kapisa, au nord-est de Kaboul, en Afghanistan. Tous les soldats et qui plus est les officiers, il est lieutenant, ne rêvent que de l'Afghanistan, « l'endroit où il faut être » comme ils disent.

Là-bas, loin des siens et de la douceur méditerranéenne qu'il affectionne tant comme tout gars du sud, loin de sa petite amie, Maguelonne, qu'il aime tant, loin de sa sœur, Audrey, avec qui il est si complice, loin de ses amis et confidents, loin de ses parents qui lui ont transmis ce don de soi, Nicolas a changé... Il s'est endurci, après avoir connu la disparition de proches, s'est posé des questions qu'il n'a pu qu'exprimer par écrit, en faisant un livre, « Engagé », pour transmettre le sens de son engagement, de ses doutes aussi, et surtout pour rassurer, faire comprendre, et faire accepter, son combat, celui d'une vie qu'il souhaite consacrer aux autres, à son devoir d'homme, de citoyen... et de soldat.

LPN : Quelle part de hasard dans ton parcours ? Crois-tu qu'il existe (le hasard) ? Est-il l'ennemi du militaire ?

Nicolas Barthe : Intrinsèquement, je pense que le hasard n'existe pas. Je vois la vie comme des étapes avec des objectifs, un parcours scolaire, obtenir le brevet, le bac, la faculté, l'armée. C'est peut-être parce que j'ai eu des parents enseignants qui vont inculquer que la réussite de mes études était une priorité. Je n'étais pas destiné à entrer dans l'armée... A l'université, j'ai opté pour la filière sciences économiques parce qu'elle était la plus ouverte. On faisait du droit, des maths, de la finance... que j'ai complété par une licence de sciences politiques, toujours pour avoir le plus grand choix possible. Je me voyais dans la finance ou dans la fonction publique. Mais les stages que j'ai pu effectuer ne m'ont pas convaincu. Je me suis toujours engagé dans les associations étudiantes, sportives. A 20 ans, je suis entré dans un centre de recrutement de l'armée, on m'a conseillé d'avoir un niveau bac + 5 pour m'engager. Après, il s'est agi de réussir le concours. Je suis entré en 2003 et je n'ai été officier qu'en 2008. Le hasard n'est pas une donnée prise en compte dans l'armée. On prépare minutieusement une mission, son itinéraire, les véhicules et les armes engagés, sa durée... tout ça pour éviter toute part de hasard. On étudie aussi les cas non-conformes, un blessé, un accident... La chance pour un militaire, c'est une préparation et des circonstances.

LPN : Quel retour fais-tu sur ton choix ? Te paraît-il toujours aussi évident après ton passage en Afghanistan ?

N. B. : Mon passage en Afghanistan m'a conforté dans mon choix d'être militaire. Bien sûr que sur place, j'ai eu des instants de doutes, notamment lorsque certains de mes camarades ont été blessés ou disparus au combat... J'appelai mes proches toujours le soir, jamais le matin avant de partir en mission... On ne peut se confier, on ne doit pas les inquiéter et puis on est écouté d'où le minimum de détails. Je suis plus conscient aujourd'hui du sens de mon engagement. En Afghanistan, on touche la mort de près, elle devient une réalité, plus seulement une réflexion philosophique. Bien sûr que nous n'avons pas envie de revivre ça mais si on me demande de repartir, j'irai. Normalement, on reprend l'Afghanistan tous les 4 ans mais ce n'est jamais le même secteur, ni la même mission... Fin octobre, je pars avec les hommes de ma compagnie (NDLR : la 4e du 21e RIMA) au Gabon.

LPN : Quel regard portes-tu sur les insurgés talibans ?

N. B. : Pour moi, ce ne sont pas des combattants, ni des militaires, je ne les respecte pas. Un militaire défend un uniforme, des valeurs. Eux, ils se cachent dans la population, ils n'hésitent de s'en sortir de boucliers humains, surtout avec les enfants. Ils leur donnent leurs kalachnikovs qui ne sont pas interdits en Afghanistan et ils se promènent au milieu d'eux. L'armée française ne tire pas sur des enfants, ils le savent. Ils utilisent tous les moyens pour faire mal, à

nous, militaires, mais aussi aux populations autochtones. On les appelle les insurgés, les Afghans, les nomment talibans. Dans le code pachoune en vigueur en Afghanistan, c'est un devoir de donner le gîte et le couvert, c'est une obligation, même pour son pire ennemi. C'est un code d'asile et dans une zone de passage frontalière avec le Pakistan, c'est une chance pour les insurgés dont la plupart ne sont pas Afghans. On n'intervient jamais sans l'armée afghane, on vient comme soutien de leurs actions, jamais nous intervenons seuls.

LPN : Les IED (pièges explosifs) te hantent-ils toujours la nuit ? N'as-tu pas eu l'impression comme tu le fais dire à l'un de tes hommes qu'on vous a pris pour du gibier ?

N. B. : En hiver, les IED sont posés la nuit... En été, il y a une recrudescence des combats car beaucoup d'insurgés viennent du Pakistan voisin. Le plus dur, c'est de ne pas avoir un ennemi identifié. Quand les insurgés viennent sur nos positions, on ne peut pas leur tirer dessus car ils ne sont pas en situation de combat. Polis, on sécurise les espaces, sachant bien qu'ils viennent pour espionner notre dispositif. Là, on est comme du gibier pour eux. Les militaires français ne sont pas des va-t-en guerre. Durant les élections, on a eu tellement d'accrochages qu'à un moment, nous avons manqué de munitions lors d'un contact.

LPN : Tu insistes beaucoup sur les liens avec la population alors qu'ils sont très faibles en nombre voire impossibles. Crois-tu que la France en favorisant la riposte plutôt que l'attaque soit dans le juste combat ? Quel est ton sentiment sur l'acceptation des troupes étrangères sur le sol afghan ?

N. B. : La situation évolue. En 6 mois, on s'en rend compte. Il m'est arrivé de boire le thé avec la population, là où nous avions eu un accrochage, quelques mois plus tôt. Ce jour-là, j'ai enlevé mon casque et mon gilet pare-balles. On me l'aurait dit, je n'aurais jamais cru pouvoir faire ça un jour. Les Afghans aussi blessés et tués. On voit qu'ils ont l'habitude de la guerre, ce sont des combattants exceptionnels. Le taux de désertion dont on parle beaucoup dans les médias n'est pas plus élevé que dans d'autres armées, il est de 10 % à peine. On n'est pas là pour faire la guerre mais pour soutenir les troupes afghanes dans leur mission de sécurisation de leur territoire.

LPN : Quels souvenirs de ce fatal accrochage qui a coûté la vie à deux de tes proches ? Pourquoi ne pas avoir mis quelques lignes dans ton livre là-dessus ?

N. B. : Le livre, je l'ai écrit avec Alexandre Kaufman, le fils de Jean-Paul Kaufman qui a été otage au Liban. Il a été au feu avec moi en Afghanistan, ça crée des liens. J'ai écrit là-bas sur place mais aussi en France, à mon retour. Ces événements restent très durs. Il y a quelques jours, nous avons inauguré une stèle à leur mémoire à la caserne du 21e RIMA à Fréjus. Je suis toujours en contact avec leurs familles, ce sont des gens que je connais bien depuis des années. Leurs fils étaient partis en mission avec moi au Kosovo... Je leur ai raconté ce qui s'est passé, ils savent. Ces souvenirs leur appartiennent. J'ai voulu écrire ce livre pour leur rendre hommage, ce n'est pas un ouvrage de guerre mais sur la guerre, sur son quotidien, sa réalité. Les familles décident. Ces événements se sont produits un 23 août et nous avons été au combat jusqu'à fin septembre 2010. Vous me parlez de cauchemar des IED, il m'a fallu 3 à 4 mois pour les évacuer, pour ne plus avoir un réflexe de combattant lorsque j'entendais un bruit suspect. Mais ça restera à vie, une blessure béante... Ils me manquent tous les jours...

LPN : N'as-tu pas eu aussi tes doutes sur ta mission notamment lorsqu'on t'a demandé de déminer les obus tombés dans la Bedraoui, là où tu as perdu tes copains ?

N. B. : On a le droit de poser des questions à propos d'une mission à son supérieur. Là, nous étions dans l'émotion... Nos deux copains y ont trouvé la mort, trois autres ont été grièvement blessés et sont toujours en soin. Nous ne sommes pas des Conan le Barbare, des soldats sans foi ni loi, on est l'armée française. Ce qui m'a semblé absurde, c'est de désobéir un endroit où nous aurions pu demander un appui de mortier et donc envoyer d'autres obus... Nous en avons parlé, puis on a bien préparé la mission pour que ça se passe le plus rapidement possible. On désobéit à chaque fois, lorsqu'il y a des obus qui n'ont pas explosé, pour ne pas exposer les populations.

LPN : Le devoir d'impertinence ou les blagues, voire les rires sont indispensables selon toi pour garder le moral. Comme ce sapeur légionnaire, t'est-il arrivé, depuis ton retour, d'avoir des réactions « étranges » liées à ton engagement en Afghanistan ?

N. B. : Ces blagues nous permettent de tenir, cela renforce l'esprit de camaraderie. Quand on perd des copains au feu, certains ne veulent plus combattre. Dans ma section, il n'y a eu aucune défection, pour ne pas laisser les copains. On a vécu 6 mois à dix dans un baraquement. On se « traque » sans cesse, sur le football surtout. Moi, à chaque mauvais résultat de l'OGC Nice, j'y avais droit. Le football, c'est un élément fédérateur comme d'autres sports collectifs tels que le rugby... Les sports collectifs intéressent les militaires pour cet esprit de groupe que l'on retrouve dans l'armée.

LPN : Enfin, ne crois-tu pas que ces guérillas doivent se résoudre par l'infanterie ? Ne serait-il pas plus judicieux d'utiliser les drones, les satellites, pour localiser les déplacements de toute chaleur humaine comme cela semble être le cas à la fin de ton récit ?

N. B. : Je ne sais pas. Je suis chef d'une compagnie de combat, je ne participe pas aux missions de renseignements. La seule chose que je peux dire, c'est qu'un jour, peu avant que je m'en aille, un ballon dirigeable a été installé au dessus de la base. Il permet de voir à plus de 10 km la couleur des yeux d'une personne ou la marque de ses chaussures, c'est impressionnant. Il repère toute source de chaleur. Pourquoi là et maintenant et pas avant ? Je ne sais pas.

LPN : Pour finir, quels sont tes projets ? Vas-tu te marier avec Maguelonne ? Et si oui, retournerais-tu en Afghanistan si l'armée te le demandait ?

N. B. : Avec Maguelonne, on vient de se pacser, ce sont les « fiançailles modernes » comme l'a dit sa mère. Désormais, on vit ensemble.

Source : <http://www.lepetitnicois.fr/article/nicolas-barthe-un-enfant-de-nice-dans-l%E2%80%99enfer-afghan>